



*Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N° 25.*

Redingote et Pantalon de Draps, gilet de piqué, coupe de Cheveux de M^r Michalons.



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N° 25.

Robe de gros d'Ilyver, garnie d'un bouillon de tulle, de pattes à rouleaux en satin, ornées d'épis; Coiffure de l'invention de M^e Bouchonau rue Vivienne N° 12.



PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois . . . . . 9 fr.  
pour six mois . . . . . 18  
pour l'année . . . . . 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue  
St.-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré

A AMSTERDAM

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

~~~~~  
MODES.

LE tems des soirées est fini, me disait une femme de la province, qui m'était recommandée; nous allons un peu courir les théâtres, et je puis concevoir l'espérance de me voir accompagnée par vous. Il y a quelques semaines, cela ne vous eût point été possible, je le conçois; mais à présent vous allez devenir libre; les bals sont passés, et je puis tout obtenir de votre obligeance. Je veux admirer avec vous les monumens les plus remarquables de la capitale; voir les ate-

liers des meilleurs peintres ; en un mot , je me servirai de votre jugement pour mieux asseoir mes idées ; et votre goût , si cultivé , servira à former le mien ; combien je me rejouis !... Un soufre vint effleurer mes lèvres en cet instant. Je songeais , en entendant l'expression de l'espoir de la dame provinciale , combien peu il me restait de tems pour satisfaire au désir qu'elle manifestait. Je fixai une douzaine de billets d'invitation qui se trouvaient sur ma table , et les lui montrant du doigt , je lui fis signe de les ouvrir , en lui témoignant mes regrets. Lisez , lui dis-je , et voyez quelles obligations la société impose à ceux qui , comme moi , ont eu la folie de contracter des liens dans son sein. Lisez cette jolie lettre de la comtesse de..... Voyez l'apostille ! Je serai fâchée si vous ne paraissez pas à ma soirée... et l'on boudera sérieusement. Dans tous mes billets il y a de pareils *post-scriptum*..... Eh bien ! me répondit la dame , est-ce que vous prenez cela pour argent comptant ? c'est une formule polie dont je m'embarasserais peu si j'étais à votre place , et qu'il ne m'amusât pas d'aller à ces réunions. C'est à merveille , répondis-je ; vous êtes indépendante ; votre mari a une bonne place qui vaut quinze mille livres par an , votre fortune vous en rapporte autant : notre position n'est pas la même ; ma plume fait toute ma richesse ; une femme auteur..... A ce souvenir un frisson courut dans mes veines ; mais il fallut achever ma pensée. Une femme auteur doit voir le monde , dis-je , si elle veut réussir... Il faut des prôneurs ; et où les rencontrer , si ce n'est dans une assemblée brillante où une maîtresse de maison annonce qu'elle a chez elle une femme qui écrit , une célèbre pianiste , un violoncelle délicieux , M. Comte , physicien du roi , et par extraordinaire et grâce spéciale , *Munito le savant* ; gardez-vous de désappointer par un refus quiconque vous invite , sous peine de vous voir mettre en pièces ; car du faite d'un mérite élevé , où l'on s'était plu à vous placer pour se faire honneur , vous n'êtes plus qu'une écrivassière détestable qu'on n'a jamais invitée ; la musicienne a la main lourde , les oreilles longues ; M. Comte est un charlatan et Munito un animal sans intelligence ; et ce jugement porte coup , se répand , jette ses racines dans les esprits légers (et ils sont les plus nombreux) ; vous ne faites plus rien qui vaille , et devez briser votre plume quand vous avez eu le malheur de déplaire.

Si au contraire vous êtes répandue sans être prodigue de vos visites, on s'habitue à votre figure, à votre esprit, on vous cite; vous devenez de la connaissance de tout le monde, et le journaliste, qui se trouve dans le coin du salon, dit, en voyant votre nom sur un ouvrage qu'il ne se donne pas même la peine de parcourir, cela doit être bon: c'est de M^{me}. telle, et je sais qu'elle est fort répandue; il faut que cette femme ait du mérite pour être ainsi recherchée.

Allons, me dit la dame de province, avec un gros soupir, je vois qu'il ne faut pas compter sur vous pour être mon Cicerone; dites-moi, vous vous amusez sans doute beaucoup dans toutes ces soirées? que fait-on, que dit-on?— C'est selon les lieux, lui répondis-je; dans les salons des grands on reste droite sur son fauteuil, on attend que les personnes marquantes veuillent bien vous adresser la parole; minuit sonnent, on se retire; et pour se dédommager de la contrainte qu'on a éprouvée, on baille depuis la première marche qu'on descend jusqu'à ce que le sommeil vous ait fermé les yeux. Dans le salon d'un financier, c'est une autre nuance: on joue, on entend de la musique jusqu'à satiété; on jouit de quelques scènes de paravent; on étouffe par la quantité de monde qu'il y a dans le salon; on boit du punch et l'on mange des petits gâteaux; puis on se retire à une heure sans avoir eu l'occasion de placer un mot.

Les réunions d'artistes sont au contraire fort amusantes, parce que chacun y met du sien; on vous connaît et l'on y utilise l'esprit et les talens. Les peintres dessinent, les musiciens vous bercent d'une harmonie toute céleste; ils sont en famille et font de leur mieux; l'esprit joue aussi son rôle, l'étincelle électrique s'échappe de cette espèce de foyer, parcourt la chaîne aimable que forment entre eux les lettres et les arts. — Je vous comprends, me dit ma questionneuse, vous donnez la préférence aux soirées d'artistes. Sans contredit... Mais permettez-moi, dit-elle encore, y a-t-il bien du luxe dans les réunions dont vous venez de me parler, et les toilettes sont-elles brillantes? Oui, les femmes sont toujours femmes et ne renoncent jamais à ce qui peut faire ressortir leurs avantages personnels; et pour vous donner une idée de ce que j'ai vu de plus remarquable, je vais vous décrire quelques costumes qui m'ont paru jolis; par exemple, les

femmes portent des turbans de toutes les formes et de toutes les couleurs ; j'en ai vu moitié drap d'or et moitié crêpe lisse, qui m'ont paru d'un bon effet ; les plus élégans étaient ornés d'oiseaux de paradis ou d'aigrette inclinée ; les femmes plus modestes ou moins riches les font faire tout en crêpe lisse, fort bouffans et ayant une petite pointe sur le devant ; on voit aussi des toques en velours plain, avec des plumes pendantes et étagées. Les femmes qui se coiffent en cheveux mêlent des rubans dans leurs coiffures, soit disposés en guirlandes ou posés par coques ; les robes sont presque toutes drapées sur le devant du corsage, et les draperies coupées par des nœuds, et des nœuds comme au tems de nos grand'mères ; les brassellets font fureur, on les porte d'une largeur démesurée, et le fermoir en or mat, enrichi de diamans ou d'autres pierres précieuses ; le collier représente un serpent... L'image de l'éternité au cou d'une femme!... Les bonnes dames.... Ce sont toujours les marchands les plus trompeurs qui font faire les plus belles enseignes, me disait l'autre jour un étranger qui se trouvait assis près de moi dans un cercle, et me faisait remarquer ce genre d'ornement.

Les robes de barrège uni ont une vogue soutenue ; elles sont aussi jolies que celles de crêpe et durent plus longtemps. Une femme parée doit avoir un bouquet, fût-ce même pour une soirée où l'on ne doit pas danser. A. M.

BIBLIOGRAPHIE.

NOUS devons réellement une reconnaissance toute particulière à ces savans géographes, qui nous procurent le plaisir de voyager agréablement sans que nous éprouvions d'autres fatigues que de tourner les feuillets d'un ouvrage plus ou moins volumineux. Combien d'auteurs ne se sont pas donnés plus d'embarras, bien qu'ils nous racontent hardiment les phénomènes dont ils ont eux-mêmes été témoins dans telle ou telle contrée ; qu'ils nous citent les objets curieux dont ils ont admiré les détails, les coutumes ou les mœurs, dont ils ont pu observer la singularité. Ce genre d'ouvrage est surtout précieux pour les femmes qui ne peuvent que très-rarement étendre leurs connaissances locales au-delà des murs qui les ont vu naître.

Un jeune voyageur vient de publier une nouvelle statistique sur la France, en forme de lettres. Ce jeune Anacharsis dédie à M^{lle}. Louise Jenny le journal de son voyage; il y décrit avec esprit et légèreté l'histoire, la géographie, les antiquités, les merveilles et les mœurs de toute la France. Ce jeune voyageur a su cacher l'aridité de ce genre d'ouvrage par une gaieté de style et un intérêt de détails toujours variés.

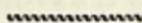
Montées en croupe sur *Cocotte*, cheval chéri du voyageur, bon petit animal qui ne trébuche jamais et s'arrête toujours là où il y a quelque chose à connaître et à admirer, les jeunes lectrices de cet ouvrage pourront s'abandonner avec confiance au hasard de la route. Cette jolie *Cocotte* les conduira pas à pas dans un chemin agréable où chaque objet leur offrira une source d'instruction, et présentera un intérêt toujours nouveau. Nous engageons les dames à entreprendre ce charmant voyage, en redisant, pour quelques jours, avec le jeune voyageur :

Adieu, Paris, joyeux séjour
Des ris, des jeux et des amours;
Adieu, Paris, triste repaire
Du vice heureux, de la misère;

.....
.....

Adieu, je vais courir la France
Pour chercher des hommes meilleurs.

Cet ouvrage, en 4 volumes et enrichi de 84 planches coloriées du fini le plus précieux, se vend à Paris, chez Janet, rue Saint-Jacques, N^o. 59. Les deux premiers tomes sont en vente.



LETTRES SUR LA MINIATURE (1),

Par MANSION, élève d'Isabey.

- « La brillante peinture est fille de l'Amour;
» C'est lui qui le premier, inspirant une amante,
» Aux rayons de Phébus guidant sa main tremblante,
» Crayonna sur un mur l'ombre de son amant....»

La peinture est sœur de la poésie, leurs intentions sont les mêmes; par des voix différentes elles atteignent au même but. La poésie est tout entière pour les plaisirs de l'esprit; la pein-

(1) 1 vol. in-12. Chez Louis Janet, libraire, rue Saint-Jacques, N^o. 59.

ture se fraie par les yeux un chemin pour aller toucher l'esprit; elle saisit l'ame par le secours des sens. Mais il est un genre de peinture autour duquel se groupent tous les sentimens pour en faire admirer l'agréable et bienfaisante utilité: c'est la miniature. Elle offre aux yeux d'une sensible amante l'unique objet du culte de son cœur; une orpheline éplorée baise, en la mouillant de ses larmes, l'image d'une tendre mère ravie à sa jeunesse sans conseils et sans guide; sous ses longs voiles de deuil, une fidèle épouse presse l'ivoire qui lui rappelle les traits et les vertus du père de ses enfans. Où l'indifférent ne voit qu'une savante combinaison de couleurs, l'amour et l'amitié trouvent des souvenirs touchans, de douces émotions et de profondes jouissances.

La miniature fleurissait depuis long-tems en Hollande, en Flandre et en Allemagne, qu'elle n'était encore chez nous qu'une sorte d'enluminure; mais si elle n'a passé en France que fort tard, elle semble, ainsi que tous les arts, y avoir fixé son empire. L'école française est la plus riche en peintres de portraits.

On n'avait pas encore écrit sur la miniature, du moins utilement. Un peintre en portraits, M. Mansion, connu par plusieurs productions estimées, a senti cette lacune; il a voulu la remplir. Dans cette idée, il a imaginé d'établir une correspondance entre lui et une jeune personne, son élève, à l'effet de lui présenter successivement les principes de son art et de la conduire, pour ainsi dire, pas à pas, de la préparation de l'ivoire à la composition du portrait et à sa perfection. La tâche était difficile à remplir.

Sous le rapport de l'art et du style, le livre de M. Mansion ouvre deux portes à l'éloge ou à la critique. Je dirai d'abord, et je ne donne pas mon opinion comme décisive, que la substance de cet ouvrage pourrait être réduite facilement à une trentaine de pages, et encore, je doute qu'on pût en retirer un utile profit. L'auteur lui-même avoue que *ces notions sont insuffisantes pour quelqu'un qui n'aurait jamais peint*; mais ce qu'il n'a pas dit, c'est que ceux qui auront quelques principes de miniature n'apprendront rien de nouveau dans son livre. Dix jours d'exercice dans un atelier instruiront davantage qu'un mois entier passé à méditer les préceptes de l'auteur. En résumé, il ne me paraît pas plus raisonnable de faire un traité sur la miniature que sur tout autre genre de pein-

ture ; on ne peut jamais indiquer que des moyens mécaniques avec lesquels vingt personnes feront différemment et fort bien.

Le pinceau de M. Mansion est ferme et brillant ; sa couleur est harmonieuse et vraie, mais le peintre habile laissé bien loin derrière lui l'écrivain. Son style manque de correction, d'élégance et de concision. Il y a des expressions et des équivoques dont le mauvais goût décèle l'atelier. Le ton des lettres de Deville (nom sous lequel correspond M. Mansion), est trop familier et blesse souvent les convenances ; la correspondance de Miss Fanny, son élève, dément l'éducation que doit avoir reçue une jeune personne bien née ; enfin, les éloges ridicules dont l'écolière encense le maître, montrent que chez les peintres la modestie est aussi rare que chez les poètes.

Mais M. Mansion peut se consoler d'être un écrivain médiocre, en pensant que son talent aimable l'a placé au rang de nos peintres les plus distingués ; cette part est encore assez belle pour faire plus d'un envieux.

Le cousin PINSON.

VARIÉTÉS.

LE goût de se masquer est un peu tombé en France depuis quelques années. Mais a-t-on plus gagné que perdu à ce changement de goût ? Il y a tant de gens qui ne reçoivent d'avantages que du masque dont ils se couvrent ; et puis, que de timides aveux s'échappent du cœur à l'abri du masque ; que de méchancetés lancées à l'ombre d'une figure d'emprunt ; celui qui n'ose aimer ni se venger face à face, trouvait sous un masque discret le moyen de satisfaire son amour ou sa haine. Le peuple, qui ne s'amuse que dans le bruit, continue toujours à se déguiser sous des costumes qui peuvent autoriser une grosse gaité ; et, malgré le mauvais tems, on s'était encore porté en foule sur les boulevards.

— La glace avait, dans le mois de janvier, tant de solidité sur l'Elbe, devant Hambourg, qu'à Oltana on a érigé sur la rivière une salle de bal échauffée avec des poêles.

THÉÂTRES:

VARIÉTÉS. — Le *Fermier d'Arcueil*, long-tems retardé par la mutation de Potier, vient enfin de paraître, grâce à l'obligeante bonne volonté de Vernet, qui a bien voulu se charger du rôle que l'acteur comi-mélodramatique de la Porte Saint-Martin devait jouer, avant que jugemens sur jugemens eussent déterminé qu'il irait citer les articles du code qui le condamnaient, sur le théâtre où, pour la première fois, il avait fait preuve de ses connaissances dans cette partie.

Une épreuve peu nouvelle fournit le canevas du *Fermier d'Arcueil*; quelques couplets heureux ont fait taire les sifflets et nommer l'auteur, qui s'appelle Ferdinand.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Les *Deux Sergens* ou le *Cordon Sanitaire* (mélodrame en trois actes à grand spectacle), viennent enfin de paraître, après avoir été promis non pendant des siècles, mais pendant plusieurs mois. Le succès a répondu à l'attente de l'administration et des auteurs ou plutôt de l'auteur, puisque l'on a nommé seulement M. Daubigny. Sans avoir la vogue des *Deux Forçats*, le mélodrame nouveau attirera la foule et satisfera le caissier.

Si l'auteur eût été un peu plus au fait des lois militaires, il ne se serait pas servi d'un moyen que toute discipline réprouve, celui de faire tirer au sort les coupables pour décider celui qui doit périr. Une pareille plaisanterie ne peut être bonne que parmi des commis marchands, lorsqu'il n'y a pas de trotteur pour porter les percales et mousselines; ou dans l'étude d'un huissier, s'il veut charger ses clercs de ses *exploits*.

Pourtant M. Daubigny n'est ni l'un ni l'autre; comment donc peut-il avoir eu une pareille idée? Il ajoute au titre des *Deux Sergens* celui du *Cordon Sanitaire*. Avoir rajourné ainsi un trait connu, c'est pécher d'invention.

A ce Numéro sont jointes les planches 114 et 115.